

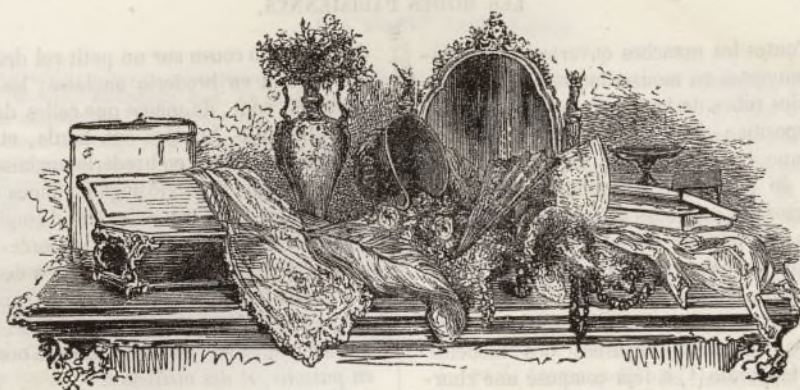


388.

LES MODES PARISIENNES

Chapeaux de M.^{me} Julien boulev.^r des Italiens 24. Robes de M.^{me} Quillet
rue de Choiseul 23. Corsets de M.^{me} Dumoulin rue basse du rempart N.^o 44.
Parfumeries de la Société hygiénique r. J. J. Rousseau, 5.

Ayuntamiento de Madrid
Paris chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
UN ENTERREMENT EN 1727, par MARIE AYCARD. —
CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS IL-
L'STRÉ.

MODES ET FASHIONS.



Nos modes se ressentent un peu des circonstances politiques. La prochaine fermeture de la chambre des représentants fait préparer des toilettes de voyage et de campagne. On ne craint pas l'extraordinaire, ou, pour parler un langage à la mode, l'*excentrique* dans ces costumes, visibles seulement pour un petit nombre d'élus. C'est ainsi que, pour les jardins, on choisit des chapeaux ronds sans fond, comme les portent les paysannes suisses du canton de Vaud. Ces chapeaux se doublent en soie, ce qui n'est plus comme les Vaudoises, et s'ornent de rubans le plus souvent de velours rouge, de velours noir, où s'ajoutent parfois des bouquets de fleurs des champs; dessous, il y a des rubans de velours ou autres qui se nouent en trois ou quatre petites

coques et qui laissent tomber deux grands bouts, auxquels les *zéphyr*s sont chargés de donner quelque grâce en les faisant flotter autour du visage.

Outre ces chapeaux vaudois, il y a les chapeaux ronds à forme basse, dits *moissonneuses* ou *glaneuses*. Ces derniers ne se doublent pas en soie, mais ils reçoivent aussi des rubans, des velours et des fleurs pour ornements.

Les vestes ajustées à basques rondes ou carrées dans le genre des vestes d'amazones, d'autres à petites basques tailladées, ne sont pas oubliées. C'est aux étoffes de laine, valenciennes, coutil croisé ou autres, que s'adaptent ces façons de corsage.

Ce qui prend des proportions effrayantes d'accroissement, en ce moment d'émigration, c'est la famille des pardessus. Il est convenu que les pardessus sont horriblement communs, mais tout le monde en a ou en veut. Telle femme qui vient de vous faire une sortie contre eux finit par dire : « Cependant je vais faire faire un pardessus de cette manière... (suit le détail) parce que cela est si commode ! »

Nous avons dit que les percales et les brillantines fond-blanc à dessins perses étaient fort à la mode comme toilette simple; à ces étoffes, il faut ajouter un charmant jaconas fond brun-marron tout couvert de dessins perses en nuances vives.

Des robes très-jolies et solides sont en foulards fond-brun couverts de palmiers ou de guirlandes de fleurs dans le genre des perses. Il se fait beaucoup de ces robes en prévision des journées sombres d'automne : les unes garnies de volants ourlés; les autres en redingotes ornées devant d'un montant de petits volants d'étoffe ou de ruban

assorti. Toutes les manches ouvertes avec sous-manches ouvertes en mousseline ou dentelle.

Les seules robes de barége possibles à présent sont à disposition, c'est-à-dire avec volant ayant au bord une bordure satinée ou une bordure-guirlande de fleurs. On fait seulement pour les jeunes personnes des robes de barége uni dont les jupes sont couvertes de plis.

Quant aux chapeaux, il n'est plus guère possible de faire du nouveau, au moins comme mode d'été. Pour l'automne, c'est bien différent. Déjà nos bonnes modistes préparent des modèles. Madame Plé-Horain (1) a déjà composé une charmante capote à quadrillés de ruban nuancé en deux tons. Nous attendons de ce jeune talent des merveilles, et nous sommes persuadée ne pas être trompée dans notre attente.

Les petits enfants, petits garçons ou petites filles, portent beaucoup de pardessus non ajustés en piqué blanc uni ou festonné au bord par un feston simple, mat. Les jours de grande chaleur, ces pardessus sont remplacés par le même vêtement en jaconas ou percale bordée d'une broderie anglaise.

Le petit chapeau rond en paille est orné d'un large ruban-écharpe qui est noué de côté en deux coques avec deux bouts qui retombent derrière.

Ce même chapeau avec ruban encore plus large est porté par de plus grands garçons. Ainsi nous voyons ces chapeaux portés par de jeunes garçons de six à huit ans, avec la blouse fermée de côté et une ceinture en pareil.

Passé cet âge, les jeunes gens portent des pantalons, des vestes un peu évasées sur les hanches, et des casquettes, soit en paille, soit en drap léger, avec visière de cuir.

Les petites demoiselles portent aussi des pardessus pareils aux robes.

Ce qui est joli et ce qui va bien aux petites demoiselles de cinq, six, sept et huit ans, ce sont les canezous de jaconas fermés derrière avec col-pierrot en broderie anglaise, manches ouvertes brodées au bord, et basques composées par un volant froncé au bas de la ceinture, lequel est brodé à l'anglaise.

Ces canezous ne sont pas seulement mise de petite demoiselle, ils ont aussi passé dans nos toilettes, dont ils sont un accessoire des plus gracieux. On a reconnu que c'était un préjugé de réserver aux costumes de petites filles ces canezous, qui vont bien avec nos costumes d'été. La différence qui existe entre les canezous de petite demoiselle et ceux des femmes est peu de chose. Ces derniers ferment devant, avec jabot en broderie anglaise cousu au bord d'un entre-deux broderie anglaise. Le col est composé d'un entre-

deux rabattu cousu sur un petit col droit et bordé d'un volant en broderie anglaise; les manches, ouvertes, sont, de même que celles des canezous de petite fille, brodées aux bords, et la basque est aussi un volant en broderie anglaise.

A propos de broderie anglaise, nous devons recommander aux travailleuses d'employer leurs loisirs de la campagne à broder force bas de jupons, force bandes devant servir à des fichus, à des bas de pantalons d'enfant, à des canezous pour femmes et enfants, bouts de manches, bonnets du matin, camisoles, paletots, taies d'oreiller; nous en passons, et des meilleurs.

Les bas de jupons deviennent de plus en plus hauts; il n'est pas rare de voir des broderies de ce genre hautes de deux travers de main.

On brode aussi beaucoup de devants de fichus, sur jaconas, de cette broderie; ces fichus ferment derrière.

Les bas de manches ouvertes donnent encore beaucoup d'occupation aux brodeuses; car, pour les toilettes simples, on préfère les manches de mousseline brodées sur les bords et les manches garnies de volants de mousseline brodée.

Les femmes un peu fortes n'aiment pas les fichus à plastron de volant de dentelle et entre-deux de dentelle ou de mousseline brodée; aussi brode-t-on des fichus à plastron plat, c'est-à-dire qu'on brode d'une riche broderie au plumetis des devants de fichus. Ces fichus ont un petit col brodé garni d'une petite dentelle. Ils ferment derrière. Notre prochaine planche de patrons contiendra un de ces dessins de fichus.

Madame Célestine Quillet a fait, cette semaine, une robe de jeune personne pour les bals d'Aix en Savoie. Cette robe était en tarlatane; sa jupe, garnie de cinq volants ourlés d'un très-petit ourlet rendu mat par un rempli double. Ce genre de volants est beaucoup mieux que les volants découpés, qui deviennent chiffons dès qu'on a porté sa robe une fois.

Pour la coiffure qui devait se porter avec cette simple robe, elle se composait de deux grosses touffes de coques de ruban de taffetas bleu de ciel dans lesquelles étaient des brins d'avoine de paille.

On fait aussi beaucoup de robes de crêpe garnies de volants bordés chacun d'un petit ruban de satin posé à plat au bord.

Les mantelets de taffetas de couleurs claires sont préférés aux pardessus pour porter avec les toilettes parées du soir. En effet, le mantelet peut se jeter sur les épaules après le quadrille, la valse, plus facilement et plus gracieusement qu'un pardessus.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Chapeau de paille noire et paille orné de chaque côté

(1) Rue Basse-du-Rempart, au coin de la Chaussée-d'Antin.

par des boucles tombantes mélangées de ruban de velours noir et de ruban de taffetas rose. La doublure et le bavolet du chapeau sont en taffetas rose. — Redingote de piqué blanc à corsage juste boutonnée devant par des boutons de nacre; le revers, le bord des manches et le col sont garnis en broderie anglaise.

Capote de crêpe crêpé bouillonnée de crêpe lisse et ornée d'un bouquet de clochettes bleues. Robe de barège à disposition ornée de cinq volants dont la bordure est imprimée de guirlandes de roses; le corsage est froncé et bordé de deux volants très-peu froncés qui forment revers. Les manches sont bordées d'un volant pareil. — Fichu brodé à colonnes avec col brodé bordé d'un volant en dentelle. — Sous-manches de mousseline bordées d'un rang de dentelle froncée.

PATRONS.

Bonnet du matin en jaconas garni de broderie anglaise. On peut broder l'entre-deux sur le bonnet, comme on peut aussi le rapporter. La longueur et l'endroit où se posent les volants sont indiqués sur la feuille du patron. Fichu en mousseline brodé au crochet ou uni festonné au bord dans l'un comme dans l'autre cas. Ce fichu se noue derrière; il peut servir pour petite fille de quatre à six ans.

UN ENTERREMENT EN 1727.

La mort de Louis XIV laissa respirer les protestants. Sous la régence, on avait autre chose à faire que de songer à eux; une refonte des monnaies, la triple alliance, le voyage du czar Pierre I^{er}, la quadruple alliance, l'affaire des princes légitimés, la conspiration de Cellamare, la révolte des gentilshommes bretons, plus que tout cela, le système de Law, sa chute et les opérations du *visa*, en voilà plus qu'il n'en fallait pour remplir le court espace qui sépara la mort du vieux monarque du ministère de M. le duc; d'ailleurs le régent était tolérant, et Dubois était aussi loin du fanatisme que de l'esprit de persécution. Philippe assigna aux soldats calvinistes des régiments étrangers qui servaient en France, des lieux pour l'exercice de leur culte; il donna aussi des cimetières aux sujets des puissances protestantes qui mouraient dans le royaume. Mais si l'indifférence, la paresse et même la bonté de ce prince répugnèrent toujours au rôle de persécuteur, le clergé, sans cesse âpre et intolérant, l'obséda longtemps de sollicitations sans fruit; et, le croirait-on? l'homme le plus assidu à demander des édits de persécution fut l'aumônier du prince, Lavergne de Tressan, c'est-à-dire celui que le régent avait l'habitude de regarder comme le plus inutile de ses serviteurs. Il lui fut plus facile, dit un historien, de compiler quelques anciennes lois que de les faire consacrer de nouveau par l'autorité. Dubois repoussa le plan de M. de Tressan avec ce brusque mépris dont il payait tous les novateurs.

Après la mort de ce ministre, Tressan sollicita encore et sans succès le duc d'Orléans. Mais quand, sous le gouvernement de M. le duc, la puissance législative fut mise au pillage, l'obstiné prélat fit adopter ce rebut de la régence, sans mémoire, sans examen, comme un hommage au feu roi et une simple formule d'exécution. La foudre étant ainsi allumée, il engagea M. de Bâville à en diriger les coups: le vieillard expirait, mais sa force sembla renaître pour une tâche si conforme aux passions de sa vie. L'instruction secrète qu'il dressa pour les intendants est un chef-d'œuvre de ruse et d'oppression. La mort surprit M. de Bâville achevant cet ouvrage et savourant l'odeur de proie qui charmait ses derniers jours.

L'étonnement que causa la déclaration de 1724 est attesté par tous les contemporains; les intendants, les tribunaux, le clergé lui-même ne l'avaient ni demandée ni prévue. Elle consommait pour la France la perte des exilés; elle ravivait des lois éparses dont un nouveau régime, des mœurs plus douces et des lumières plus générales hâtaient la vétusté; elle renouvelait toutes les anciennes proscriptions; exclusion des emplois et des professions libérales, enlèvement des enfants, mariages flétris, naissances illégitimes, successions envahies; la mort, les galères, la confiscation frappant comme des crimes la pitié, la fuite, l'hospitalité, les actions les plus louables, les droits les plus saints; voilà ce qui arrivait en France sous le ministère de M. le duc, à la sollicitation de M. de Tressan, évêque de Nantes, issu d'aïeux calvinistes, ancien aumônier du régent, familier des roués, et possesseur de soixante-seize bénéfices!

Dans le mois de novembre 1725, par une soirée froide et pluvieuse, M. de Montlouis, cadet dans les gardes de S. M. Louis XV, le manteau sur le nez pour se garantir de la bise, et la main sur la garde de son épée pour prévenir toute attaque soudaine, traversait la rue de la Ferronnerie et se dirigeait vers le Louvre par la rue Saint-Honoré. A cette époque des bandes de voleurs infestaient Paris, et le guet avait souvent la précaution de se tenir le plus loin possible des lieux hantés par les tireurs de bourse et les coupe-jarrets.

M. de Montlouis était gentilhomme breton; grand, bien fait, d'une figure agréable, âgé à peine de vingt ans, il était le plus joli homme des gardes, et ne devait son admission dans ce corps privilégié qu'à une circonstance qui aurait dû naturellement l'en éloigner. Il était parent de ce Montlouis qui fut exécuté à Nantes par ordre du régent, en 1720, avec Guet de Pontcallec, Le Moyne et du Coëdic, instigateurs de la révolte qui, en Bretagne, suivit la conspiration de Cellamare. M. le duc, en haine du pouvoir qui avait précédé le sien, affectait de faire la fortune de tous les ennemis du régent. C'était bien peu de

chose que d'être cadet dans les gardes, c'était cependant une porte ouverte à un avancement qui pouvait être rapide, pour peu que madame de Prye ou quelque autre favorite de M. le duc voulût bien s'en mêler; et le jeune Montlouis, malgré la gravité de son caractère, voyait madame de Prye, et était bien venue d'elle. Il cheminait donc dans la rue de la Ferronnerie et était entré dans la rue Saint-Honoré, lorsqu'un individu, couvert comme lui d'un manteau, lui dit mystérieusement à l'oreille :

« Très-bien, George, très-bien, suivez-moi. » M. de Montlouis avait pour prénom Pierre. On se trompait donc. Mais poussé par une curiosité naturelle à son âge, il suivit son interlocuteur inconnu. Tous deux marchèrent sans s'adresser la parole, sur le côté gauche de la rue Saint-Honoré, frôlant les maisons et heurtant les marches des boutiques. Enfin, après un trajet de cinq minutes, l'inconnu s'arrêta devant une allée ouverte et dit :

« C'est ici. »

Montlouis suivit cet homme, qui lui fit traverser une avenue noire, lui fit descendre quelques marches et l'introduisit enfin dans un lieu aussi obscur que le chemin qu'ils avaient parcouru, et qu'à sa température chaude, au milieu de l'hiver, le jeune garde crut reconnaître pour une cave. Il entendit chuchoter autour de lui; ses mains furent serrées par des mains invisibles; ceux qui l'entouraient lui firent un salut amical et lui donnèrent le baiser de paix.

Dans ces temps de dissolution, où les bonnes lois dormaient et où des magistrats insoucians avaient l'inextricable tâche d'en faire exécuter de mauvaises, tout pouvait arriver, et le hasard pouvait aussi bien vous conduire dans des cabarets d'ivrognes qui fraudaient les droits, que dans une caverne de voleurs, dans un rassemblement de conjurés, que dans la trappe de faux-monnayeurs. Des périls d'un genre différent étaient à craindre pour un jeune homme; il pouvait être entraîné dans quelques-unes de ces orgies clandestines qui se cachent dans l'ombre pour éviter à leurs sectateurs mêmes l'embarras de reconnaître des complices. M. de Montlouis commençait à se repentir de sa facilité à suivre un inconnu, lorsqu'une bougie vint à briller au milieu de l'obscurité qui l'environnait; à ce petit astre tremblotant en succéda un autre, puis un troisième, et dans quelques minutes le lieu où il se trouvait fut totalement éclairé. C'était une pièce plus longue que large, une cave sans doute, entièrement tendue en noir, au milieu s'élevait un catafalque; au fond un rideau noir paraissait cacher à tous les yeux des femmes dont on entendait les gémissements. M. de Montlouis se vit entouré de trente à quarante personnes couvertes, comme lui, d'un manteau noir ou brun, toutes d'une physionomie

grave et dans une attitude recueillie. Un homme d'une cinquantaine d'années, les cheveux tombant sur les épaules, se leva dès que les yeux des assistants furent accoutumés à l'éclat subit des bougies, et, s'approchant d'un cercueil recouvert de drap noir qui était au milieu de ce triste temple :

« Mes frères, dit-il, nous sommes tous présents, je crois; la paix soit avec vous. »

A ces mots, un des assistants alla fermer et barricader la porte par laquelle M. de Montlouis était entré avec son guide.

« Allons! pensa M. de Montlouis, qui comprit sans beaucoup de peine dans quel lieu il était, me voilà au prêche. Si l'abbé de Fleury vient à le savoir, je serai cadet pendant dix ans encore, à moins qu'il ne m'arrive pis.

— Mes frères, dit l'inconnu qui avait déjà pris la parole, nous allons prier pour messire Bertrand de Brunen, qui a quitté cette vallée de misère, et dont la file, modèle de... »

Ici, le ministre se détourna un peu pour être entendu des femmes, dont M. de Montlouis entendait les pleurs, et il allait probablement commencer l'éloge de messire Bertrand de Brunen, lorsqu'un des assistants s'approcha de lui et dit quelques mots à son oreille; l'orateur pâlit alors, se troubla, sa bouche balbutia quelques paroles et son regard effrayé ne put pas se détacher de M. de Montlouis, que le hasard avait placé auprès de lui.

On se rejeta alors de côté et d'autre, et en un clin d'œil le jeune garde se trouva isolé; il comprit rapidement les soupçons dont il était l'objet. Vif, impétueux et jaloux d'un honneur qu'on paraissait soupçonner, il jugea de sa position avec célérité et s'empressa d'aller au-devant de tout reproche.

« Messieurs, dit-il, je ne suis point un espion, je vous en donne ma parole. »

Mais les figures n'étaient ni moins sinistres ni moins effrayées qu'auparavant.

« Je suis monsieur de Montlouis, » ajouta le jeune homme, qui, élevé dans le respect de son nom, pensa qu'il n'avait qu'à le décliner pour faire tomber toute pensée injurieuse.

Dans ce moment, le voile noir qui masquait le fond de cette pièce lugubre s'ouvrit, et une jeune personne parut :

« Éteignez les bougies, » dit-elle d'une voix douce qui tremblait autant d'effroi que de douleur.

M. de Montlouis regarda cette femme, dont la figure blanche se détachait sur les draperies, et une sorte de rage s'empara de lui quand il pensa qu'elle aussi le croyait capable d'une délation.

« Madame, ne croyez pas... le hasard... une invitation que je ne cherchais pas... »

Au même instant, la porte par laquelle était entré M. de Montlouis, et qui avait été si soi-

gneusement barricadée au commencement de la cérémonie, retentit de coups violents.

« Ouvrez, criaient-ils en dehors, ouvrez de par le roi ! »

On frappait de manière à ce que le commandement d'ouvrir devint inutile; la porte allait évidemment céder sous les coups redoublés qu'on lui portait.

« Nous sommes trahis, » s'écrièrent les protestants, et, sans se donner le temps d'éteindre les bougies, comme l'avait demandé la jeune dame qui, au premier signal du danger, s'était précipitée au milieu des hommes, ils enlevèrent le cercueil de M. de Brunen, soulevèrent la draperie du fond, et disparurent par un chemin inconnu à M. de Montlouis. Il était temps : les portes brisées ouvrirent le passage, et les gens du roi se précipitèrent dans l'appartement. L'un d'eux, l'épée haute, s'avança vers la jeune dame, et mettant la main sur elle :

« Je vous arrête, » dit-il.

Puis, se retournant vers ceux qui l'accompagnaient :

« Voilà mademoiselle de Brunen; c'est elle-même... Arrêtez-la... Ne craignez rien, mademoiselle, il ne vous sera fait aucun outrage : nous avons un ordre du roi pour vous conduire au couvent de... »

Celui qui parlait ainsi au nom du roi appuya avec intention sur ces mots : *Il ne vous sera fait aucun outrage*, comme si cette assurance devait suffire à la jeune personne, et impliquait une rare exception; mais mademoiselle de Brunen ne parut pas être rassurée, et faisant un pas en arrière comme si elle eût marché sur une bête venimeuse :

« Éloignez-vous, dit-elle, éloignez-vous, ne me touchez pas... et levant les yeux au ciel, elle ajouta, en paraissant implorer les personnes effrayées qui étaient auprès d'elle... Vous n'êtes pas un homme du roi, je vous reconnais; messieurs, ne me laissez pas dans les mains de cet homme. »

Mais cet homme se mettait en devoir de l'entraîner; alors M. de Montlouis s'avança ou plutôt se précipita vers le sbire, et le repoussa vivement :

« Laissez cette jeune dame, dit-il, ou qui que vous soyez, vous aurez affaire à moi. »

L'individu qui se donnait pour un exempt, voyant sa proie prête à lui échapper, ne se posséda plus et dirigea son épée contre le jeune cadet. Celui-ci dégaina promptement, et un combat s'engagea, dans lequel M. de Montlouis n'eut pas de peine à se débarrasser de son adversaire, qui tomba blessé sur le carreau. Tout à coup les lumières s'éteignirent, quelques personnes s'emparèrent de M. de Montlouis et l'entraînèrent dans l'obscurité.

« Suivez-moi, lui dit dans l'oreille une voix

douce qu'il crut reconnaître pour celle de mademoiselle de Brunen.

Le jeune homme se laissa conduire à travers des détours obscurs. Quand il fut rendu à la lumière et un peu revenu de l'étonnement où il était, il reconnut la rue Saint-Germain-l'Auxerrois. Là, un homme d'une quarantaine d'années environ, revêtu d'une livrée noire, lui dit d'un air respectueux :

« Si M. de Montlouis veut faire l'honneur à mademoiselle de Brunen d'assister à la triste cérémonie qui va s'achever, mademoiselle en sera fort reconnaissante.

Le jeune homme s'élança sans hésitation dans une voiture de deuil dont la portière était ouverte devant lui. Il entendit qu'on se répétait comme un mot d'ordre :

« Partons, partons ! »

Et cinq ou six voitures s'élancèrent au galop de chevaux vigoureux, prirent les quais, et brûlèrent le chemin jusqu'au moment où elles sortirent de Paris par la barrière de Passy. On fit cent pas environ dans la campagne, et la voiture qui devançait les autres s'arrêta enfin devant une maison isolée et entourée d'un enclos de murs. Tout le monde mit pied à terre, et M. de Montlouis comme les autres. Le cercueil de M. de Brunen fut transporté par quatre hommes qui entrèrent furtivement dans la maison, ainsi que tous les assistants. On pénétra dans le jardin, où une fosse était préparée. Le cadavre y fut déposé en silence. En un instant, la fosse fut comblée, et on se sépara sans se regarder, et en s'éparpillant dans la plaine, comme font les assassins, lorsque leur crime est consommé, et qu'ils viennent d'en cacher à tous les yeux la preuve matérielle.

M. de Montlouis, muet et silencieux, se tenait un peu à l'écart. Mademoiselle de Brunen s'avança vers lui, et lui prit la main.

« Vous le voyez, dit-elle, mes coreligionnaires viennent, au péril de leur vie, de rendre les derniers devoirs à mon père. J'ignore par quel hasard malheureux vous vous êtes mêlé parmi nous, car assurément vous n'êtes point de la religion. »

M. de Montlouis avoua en s'inclinant qu'il était catholique.

« N'importe, continua mademoiselle de Brunen, vous êtes tellement compromis, qu'il n'y a plus de sûreté pour vous ni à Paris ni même en France : vous vous êtes opposé à l'exécution de la loi; vous avez tiré le fer contre elle, et savez-vous qui vous avez blessé? un jésuite, un homme à qui vous m'avez arrachée, et qui, sous prétexte de me convertir, voulait me séduire... Orpheline et seule en France, je quitte mon pays pour aller en Hollande, où vit une partie de ma famille. Vous venez de me sauver l'honneur et la vie, et, vous le voyez, mon malheur s'attache à tout ce qui m'approche. J'ai dû vous avertir, et ne pas payer

vos bienfaits par un silence criminel... Par le crédit de lord Stanhope, j'ai des passe-ports en règle... Venez, monsieur, venez en Hollande avec moi, et vous trouverez dans ma famille un asile inviolable. »

Elle ajouta avec hésitation :

« Vous n'avez pas d'autre parti à prendre.... vous êtes perdu !... »

A neuf heures du soir, M. de Montlouis passait dans la rue Saint-Honoré pour se rendre au quartier des gardes ; à dix, il était en route pour la Hollande avec mademoiselle de Brunen ; quinze jours après, il était pen lu en effigie à Paris, sur un arrêt du Petit-Châtelet, et, au bout de six mois, il avait épousé la jeune personne qu'il avait défendue si à propos.

Les restes des religionnaires français furent pendant longtemps le jouet de la barbarie la plus révoltante. On sait que les enfants de Duquesne s'enfuirent en emportant les ossements de ce grand homme, et qu'en 1730 le corps de la célèbre Adrienne Lecouvreur fut porté par un fiacre dans la rue de Bourgogne, et enfoui sous une borne à la faveur des ténèbres. Une persécution aussi terrible dura longtemps. Elle finit enfin comme un rêve pénible. Le caractère national se fatigua de ces tortures inutiles, et la loi de 1724 fut frappée à mort par l'échafaud de Calas.

MARIE AYCARD.

MUSIQUE.

Parmi les nouvelles publications musicales, nous signalons à l'attention de nos lectrices :

La romance *Un ange*, paroles de M. Montini, musique de M. O'Kelly ; cette charmante mélodie intéressera toutes les demoiselles, car cet ange, c'est une mère veillant sur son enfant.

En musique de danse, nous recommandons :

La *Lune de miel*, redowa ; — *Pirouette*, polka ; — le *Prince Colibri*, polka ornée du portrait du prince et de la princesse Colibri ; — la *Schottisch de Londres*, et la *Schottisch de Paris*, composées par J. PASDELOUP, un de nos jeunes auteurs à la mode ;

Puis *Felina*, redowa, et *Aminta*, polka-mazurka, par ADRIEN TALEXY, l'auteur de la célèbre redowa *Porporina* ;

Enfin le quadrille des *Quatre fils Aymon* et le quadrille de *Notre-Dame de Paris*, qui sont tellement brillants et dansants qu'ils ont été bien vite adoptés, et qu'on les trouve maintenant sur tous les pianos.

Paris, J. Meissonnier fils, 22, rue Dauphine.

GAUSERIES.

* Désormais, il n'y aura plus de romanesque dans les journaux. La signature tue le fantastique et l'impossible.

Vous rappelez-vous, âmes impressionnables, les émotions que vous fit éprouver l'entrée de l'étudiant de Heidelberg dans le château de Hultendorf, qu'il venait de gagner à la loterie ?

Je vois encore d'ici les villageois et les villageoises le saluant de leurs acclamations et de leurs chants,

Le bourgmestre du lieu lui adressant un discours,

L'ancien majordome des seigneurs de Hultendorf lui offrant les clefs du château sur un plat d'argent.

Lui cependant, l'étudiant Hermann (il s'appelait Hermann) se promène sur la terrasse, il regarde le bassin plein de carpes centenaires, le parc rempli de gibier, le jardin embaumé de fleurs, les potagers, les bois, les terres labourables, les prairies, tout cela est à lui, il est seigneur suzerain de ce vaste domaine de Hultendorf de par le droit d'un simple billet de loterie.

Il fait les projets les plus beaux, il épousera sa fiancée, il fera venir ses vieux parents dans le château, ils y couleront en paix leurs derniers jours. L'heure du repos arrive, il s'endort dans le lit à baldaquin des sires de Hultendorf, heureux comme un roi.

Au matin, l'intendant se présente pour lui offrir, selon l'étiquette, la rôtie à la bière et le verre d'hypocras ; il ouvre solennellement les rideaux du lit, il appelle, personne ne lui répond.

Hermann était mort !

Voilà une légende qui a fait du bruit dans son temps. Qui de vous eût prêté quelque croyance à ce récit, s'il eût été signé Méry ?

Le brigand Schubry, Fra-Diavolo germanique qui faisait la cour aux Anglaises et détroussait les Anglais sur les bords du Bhin,

Gaspard Hauser, l'infortuné enfermé dans un souterrain depuis le jour de sa naissance,

Tous les grands canards par lesquels notre jeunesse a été bercée sont devenus impossibles. La signature les dévoile trop clairement.

C'est un grand malheur et une grande perte pour l'art. Ces canards fournissaient aux auteurs dramatiques d'agréables sujets de vaudeville, ils formaient une espèce de littérature qui n'était point sans charme et sans utilité. Un libraire ferait bien de les recueillir et de les publier sous ce titre : *Selecta à canardis*, autrement dit : *Choix de canards* à l'usage de la jeunesse.

Mais la loi n'atteint pas seulement ces vastes compositions, ces épopées dont nous venons de parler.

Les araignées dilettantes,

Les veaux à deux têtes,

Les enfants avec un œil au milieu du front,

Les vaches à trois cornes,

En sont victimes également. Qui osera assumer sur sa tête de telles paternités, fils naturels de l'imagination de quelque collecteur de faits-Paris ? Les veaux à deux têtes étaient exposés sur le parvis des journaux sans rien qui pût faire reconnaître leur père. La curiosité publique les

adoptait. Maintenant plus de ces enfants trouvés. La loi a supprimé les tours du journalisme.

Vous verrez que les gens qui accoucheront d'un canard lui tordront le cou lorsqu'il viendra au monde.

Que deviendront les journaux sans canards?

C'est ce que tout le monde se demande avec une grande anxiété.

*. Ne me parlez plus de voyages à Dieppe, à Dunkerque ou à Rambouillet.

Le chemin de fer, un beau plaisir! du bruit, de la fumée, puis des rails et toujours des rails!

Je ne veux même plus prendre les trains de plaisir du Ranelagh, et pourtant dans ces trains le wagon se trouve être une calèche, laquelle calèche est remorquée par deux chevaux.

Maintenant les véritables amateurs ne prendront plus que le train-Godard, lequel train partira chaque dimanche pour la lune, avec station sur un peuplier du parc d'Asnières.

Je viens de voir l'affiche de ces nouveaux trains de plaisir, et l'eau m'en est venue sur le front.

A partir de ce jour, l'aéronaute Godard se propose d'enlever en ballon tous les amateurs qui désirent contempler Paris à vol d'oiseau.

Quelle belle occasion pour les personnes qui ne sont jamais montées sur le sommet de la butte Montmartre!

L'affiche ne dit pas combien d'heures les voyageurs de ce train de plaisir resteront en l'air, mais je me plais à croire que M. Godard fera convenablement les choses et qu'il donnera à ses passagers le loisir de contempler tous les principaux monuments de Paris et des Bati-gnolles.

Tout ce que nous désirons, c'est qu'il ne se trouve pas dans le parc d'Asnières quelque mauvais plaisant qui s'avise de couper la ficelle qui retiendra captif le ballon en question. — Cet incident ne se trouvant pas sur leur programme pourrait occasionner une émotion désagréable à quelques voyageurs.

Mais nous comptons sur les bons sentiments des Parisiens et sur le brigadier de la gendarmerie d'Asnières.

La nouvelle voie dans laquelle vient d'entrer M. Godard sera probablement suivie par tous les autres aéronautes de la capitale.

MM. Margat et Poitevin ne tarderont pas à nous annoncer également des trains de plaisir aérien à l'usage des Parisiens qui, le dimanche, voudront prendre l'air.

Nous serons peu étonnés de voir afficher prochainement : *Train de plaisir Margat, — transport pour cinq francs de l'Hippodrome au sommet d'une cheminée de la rue Sainte-Anne.*

Quant à M. Poitevin, il aura un grand avantage sur tous ses concurrents, il pourra offrir aux amateurs l'agrément d'un voyage aérien à cheval.

Il pourra facilement prendre avec lui trois voyageurs; les quatre fils Aymon nous ont prouvé par leur exemple qu'on pouvait facilement voyager à quatre sur le même coursier.

Qu'on dise encore qu'on ne s'amuse plus à Paris!

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE. — Reprise du *Chevalier de Saint-Georges*, vaudeville en trois actes, par MM. Mélesville et Roger de Beauvoir. — *Le Chevalier de Saint-Georges* fut représenté, il y a dix ans, au théâtre des Variétés. Personne n'a oublié le succès colossal qui accueillit, à cette époque, cette adorable pièce signée par un éminent vaudevilliste et un des plus charmants esprits de la littérature. Ce vaudeville eut toute la vogue du délicieux roman que M. Roger de Beauvoir avait écrit sur le même sujet. Cette vogue immense, le théâtre du Vaudeville vient de la retrouver : *Le Chevalier de Saint-Georges* a produit ce soir autant d'effet qu'à la première représentation.

Il faut dire que le directeur du Vaudeville a monté cette œuvre ravissante avec tout le soin, tout l'amour dont elle est digne. M. Paul-Ernest a voulu que la réapparition de l'étrange et intéressant héros mis en scène par les auteurs fût éclatante et solennelle; il a réussi, et des bravos retentissants ont récompensé son zèle intelligent et le talent de ses acteurs.

Le fait est que la pièce de MM. Roger de Beauvoir et Mélesville est jouée à ravir par Félix et madame Paul-Ernest. Félix n'a rien à envier à Lafont pour l'élégance, la verve et l'originalité. C'était pour Félix une tâche difficile que d'avoir à lutter contre les souvenirs si brillants laissés par son prédécesseur. Madame Paul-Ernest a joué le rôle de la comtesse de Presle avec la grâce touchante, la naïveté et le sentiment dramatique qui caractérisent son talent et la placent au rang de nos plus charmantes actrices. Nous ne craignons pas de dire que peu de nouveautés auraient réussi d'une façon si éclatante que cette reprise. Ceci prouve que les bonnes pièces ne vieillissent pas en France, surtout lorsqu'elles sont jouées avec une pareille supériorité.

Le Vaudeville a des recettes assurées pour trois mois au moins.

*. Les Champs-Élysées viennent de s'enrichir d'une nouvelle et très-élégante construction. Au bout de l'allée Gabrielle et de celle de Marigny, non loin du Cirque-National, on voit un joli bâtiment de forme elliptique, construit tout en pierres de taille. C'est un théâtre destiné à des expériences de physique amusante. L'avant du bâtiment forme une petite rotonde avec colonnes d'ordre corinthien, supportant une élégante galerie en guise de terrasse, tandis que les côtés et l'arrière, élevés de deux étages au-dessus du rez-de-chaussée, sont séparés entre eux par des pilastres d'ordre dorique. L'intérieur de la salle, qui pourra contenir cinq à six cents spectateurs, se divise en un parterre, un orchestre, deux galeries et un amphithéâtre. Le plafond, tout uni, est partagé par des caissons avec nervures et ornements dorés, se détachant sur un fond bleu. L'avant-scène est formée par deux rangs de colonnes d'ordre corinthien et dorique, avec bases et chapiteaux dorés. Le théâtre, enfin, a premier et deuxième dessous, à trois rangs de trappes pour servir à des changements à vue et aux besoins du service. Cet intérieur, en un mot, est d'une belle et riche simplicité, n'excluant pas le bon goût. On dit que la première quinzaine du mois d'août verra ouvrir cette salle.



Explication du dernier Rébus.

Laie secourt son tacheté, traits chers, cil, faucon, laie mendie.
(Les secours sont achetés très-cher, s'il faut qu'on les mendie.)



EXPOSITION DE 1849.

JETS D'EAU PORTATIFS

pouvant se placer à volonté sur un comptoir, sur une cheminée ou une table; se montant comme une lampe.

PLASSE Breveté

sans garantie du gouvernement
POUR LES JETS D'EAU PORTATIFS
Rue St-Honoré, 67, à Paris.

Cet appareil peut se placer sur une croisée, une table, une cheminée, au milieu d'une jardinière. En contribuant agréablement à récréer la vue, il peut avoir une autre qualité : ne peut-il pas servir comme appareil hygiénique? En y faisant jaillir du chlore il peut être un préservatif contre les épidémies. — Dans les appartements, en y faisant jaillir des eaux odoriférantes, il peut joindre l'utile à l'agréable, charmer l'odorat en embaumant et assainissant l'air de l'appartement.

Galerie de l'industrie parisienne.

Collection de dessins représentant différents objets de la fabrication parisienne, tels que pendules, candélabres, métiers à broder, machines, etc. Prix de la feuille en couleur : 4 fr.

Enveloppes comiques.

12 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

Portraits d'après nature. Un artiste lithographe dessine les portraits d'après nature, sur pierre, en deux séances, et en livre 50 exemplaires imprimés sur beau papier vélin satiné, — le tout pour 50 francs les portraits d'hommes, et 60 francs les portraits de femmes.

S'adresser chez Aubert, place de la Bourse.

Découpures. Sous le titre de *Découpures fantasmagoriques*, on trouve, chez Aubert, un cahier de dessins qui, découpés et placés entre une bougie et la muraille, forment des ombres fantasmagoriques très-curieuses. Ces découpures sont un joujou fort amusant pour les soirées, à la campagne. Le cahier offre 13 découpures, et ne se vend que 4 francs.

Albums POUR LA Campagne. Aux personnes qui partent pour la campagne, nous rappellerons que rien ne vaut, pour amuser ses hôtes pendant les jours de pluie ou de froid, ces albums, ces recueils de croquis ou de caricatures, ces collections decostumes, de vues, ces ouvrages souvent très-gais, quelquefois sérieux, toujours amusants et marqués au cachet de l'esprit parisien, tels que les publie la maison Aubert, la seule qui ait fait de cette spécialité l'objet d'une exploitation importante. — On trouve dans les magasins de la place de la Bourse des albums de tout genre et de tout prix, jusqu'à la somme incroyable de cinquante centimes. — Les albums de 6 et 8 fr. présentent une fort grande variété, et l'on peut, moyennant une dépense de 30 ou 40 fr., se composer une collection bien suffisante pour amuser, pendant toute la saison, une société nombreuse.

Diorama en miniature. Six jolis sujets transparents qu'on arrange à sa volonté pour former des abat-jour de lampe. Ces dessins font réellement un petit effet de diorama. C'est un charmant passe-temps des soirées. Chaque feuille : 4 fr.

Par s. — Typographe Plon frères, rue de Valenciennes, 36.